

Est-il possible de vivre ensemble ?

David Dorais

Numéro 75, hiver 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89517ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dorais, D. (2019). Compte rendu de [Est-il possible de vivre ensemble ?]
L'Inconvénient, (75), 70–73.

Est-il possible de vivre ensemble ?

CES LIVRES DONT ON DIT DU BIEN **David Dorais**

Le lecteur ignorant de la polémique qui a précédé la sortie du plus récent roman d'Émilie Frèche en août dernier aura la surprise, à l'achat du livre, de trouver sous la page couverture un encart publié à la demande d'une certaine madame Séverine Servat de Ruy. Celle-ci, est-il déclaré, a estimé que des passages de l'ouvrage que l'on s'apprête à lire « portaient atteinte de manière répétée à l'intimité de sa vie privée et à celle de son enfant mineur ». On n'aura pas plus de détails sur la question. Mais l'encart précise également, dans un long aparté entre tirets, que l'auteure conteste pour sa part cette allégation, tout en admettant « avoir naturellement puisé une partie de son inspiration dans son vécu, notamment familial, puis avoir romancé en les exacerbant les traits des différents personnages ». Bref, c'est un drôle d'avertissement servi là au lecteur, qui se dit que cet encart semble relever d'une affaire grave (on ne voit pas de telles mises en garde dans tous les bouquins) et

être le fruit de négociations ardues, de compromis crève-cœur et d'ententes juridiquement balisées. Comment pourrait-il en être autrement, pour que les deux parties opposées aient ainsi, sur un même papier, voix au chapitre ? Mais au-delà de ces supputations, notre pauvre lecteur ignorant ne sera guère avancé.

Il faut savoir que, dans ce roman sur une famille recomposée, Séverine Servat de Ruy a cru se reconnaître dans l'un des personnages, une mère acariâtre à moitié folle, et reconnaître son fils dans un autre personnage, si détestable que personne ne souhaiterait l'avoir pour enfant. Des ponts existeraient donc entre la fiction et la réalité. Car dans la réalité, Émilie Frèche est effectivement en couple avec un homme qui a naguère fréquenté Séverine Servat et qui a eu un enfant avec elle. La dame s'est sentie visée par le roman (de l'existence duquel des amis l'ont informée avant qu'il ne paraisse) et a décidé de porter plainte. Elle a d'abord plaidé pour faire interdire la

publication, puis s'est ravisée et a simplement demandé l'insertion d'un encart.

Là où ça se corse et que ça devient une affaire publique, c'est que les deux époux s'en sont mêlés, soit l'ancien époux de Séverine Servat (et conjoint actuel d'Émilie Frèche) ainsi que l'époux actuel de la dame. Or, il s'avère que ces deux messieurs ne sont pas n'importe qui : l'ancien mari est un homme politique en vue (Jérôme Guedj, député socialiste), et le mari actuel est un homme politique encore plus en vue (François de Rugy, président de l'Assemblée nationale). Ils se sont prononcés sur l'affaire dans le magazine d'actualités *Le Point*. Jérôme Guedj s'est particulièrement démarqué en accusant son rival de vouloir censurer le livre de sa femme, et en accusant son ex-épouse de le harceler par textos (ce que fait incidemment le personnage de la mère folle dans le roman) et de vouloir créer de toutes pièces un « buzz », elle qui a été journaliste au magazine à sensation *Gala*. Bref, vous voyez que ce n'est pas simple. Et la polémique entoure ce roman d'une aura de scandale.

L'indignation de madame Servat de Rugy est typique d'une vision de la littérature qui fait de celle-ci l'une des provinces de la vie réelle, et non un royaume différent (bien que voisin). Bien entendu, dans ce cas précis, il en va de l'équilibre d'un enfant. C'est du moins l'argument qu'a employé la mère dans une entrevue accordée à *L'Express* pour justifier son objection au roman : « Je ne peux pas oublier que mon fils est dépeint dans ce livre comme un monstre. On envisage sa mort à la fin. [...] Si mon seul objectif est l'apaisement pour mon enfant, qui a 11 ans, mon devoir était de m'opposer à ce récit nauséabond, qui a gravement instrumentalisé notre intimité. Que pensera-t-il plus tard, quand il finira forcément par apprendre l'existence de ce roman, si je n'avais pas réagi ? Comment grandir et se construire avec un tel tissu de mensonges ? » Évidemment, il est délicat, peut-être même illégal, de mettre un enfant dans une position inconfortable en faisant de lui un personnage littéraire, décrit au mieux comme une peste, au pire comme un malade mental. Mais on ne peut s'empêcher de songer au fait que, si la mère n'avait pas déclaré sur toutes les tribunes qu'il s'agissait de son fils, personne n'aurait jamais su de qui il était question, ni même qu'il existait un modèle réel à cet être de fiction. Ce qui n'aurait été qu'une vague rumeur dans un cercle restreint est devenu une information de notoriété

publique. On ne conserve jamais l'anonymat bien longtemps quand on fait circuler son nom à tout vent. De plus, la posture que défend Séverine Servat de Rugy s'avère pour le moins paradoxale : d'une part, il faudrait que la littérature s'éloigne le plus possible du réel (elle n'admet pas que l'écrivaine s'inspire de sa vie personnelle), mais d'autre part, la littérature est vue comme une réitération exacte de la réalité et doit être jugée sur cette base. Bref, la littérature doit être créée comme une pure fiction, mais doit être évaluée comme n'importe quel fait social.

À cette position ambiguë, je préfère la position claire du professeur de création littéraire dans le film *Storytelling* de Todd Solondz (2002). Il a agressé sexuellement l'une de ses étudiantes, et elle décide de le dénoncer en classe dans une nouvelle, lue en public, qui décrit l'horrible soirée. Devant cette relation explicite de faits violents, les autres étudiants se montrent choqués, mais pas envers l'enseignant : envers la jeune écrivaine. Comment peut-elle faire preuve d'un tel manque de décence ? disent-ils. Elle s'exclame alors : « *But it happened !* » Et le professeur, restant calme, rétorque : « *I don't know about what happened, because once you start writing, it all becomes fiction.* » Évidemment, cela peut paraître douteux de ma part de prendre pour modèle un personnage que le film, pour nuancé qu'il soit, présente plutôt comme un agresseur qui tente de s'en tirer en rejetant du côté de l'invention le récit des actes qu'il a commis. Et bien entendu, je ne cautionne pas ceux-ci. Mais l'essentiel est que, pour lui, la création artistique ouvre un univers irréel et amoral. Et j'adhère à cette vision. La narration puise son matériau dans le monde réel, mais procède ensuite à un tri, à une mise en forme et à une re-création qui fait de l'œuvre un objet distinct de la réalité. En ce sens, la colère de Séverine Servat de Rugy, bien qu'elle soit compréhensible, ne rend pas sa position recevable pour autant. Le roman d'Émilie Frèche ne prétend nullement décrire la réalité, et il serait abusif de le juger sous cet angle.

De toute manière, à la lecture, ce contexte polémique s'évapore rapidement : on ne saura jamais à quel point les individus mis en scène correspondent à des personnes réelles et, entre vous et moi, on s'en fiche un peu. On ne les connaît pas. Ne reste que le roman lui-même. Qu'en penser ? Vaut-il la peine d'être lu ?

Émilie
Frèche
*Vivre
ensemble*



Malheureusement, ce que *Vivre ensemble* fait sentir de plus fort, c'est la sensation ennuyante d'être plongé dans l'ordinaire et le quotidien. Des tribulations usuelles auxquelles chacun peut s'identifier. Pour un peu, on croirait tomber sur le même petit couple de bourgeois parisiens que présentaient *Babylone* de Yasmina Reza et *Chanson douce* de Leïla Slimani, deux œuvres récentes bien reçues. Dans le cas qui nous occupe, on a affaire à une famille reconstituée dont les membres tentent tant bien que mal de cohabiter. Tout le monde peut se reconnaître là-dedans. Ce n'est pas toujours facile, allez, de recommencer sa vie avec un

nouveau conjoint. Tenez, ma bonne dame : la belle-sœur de ma cousine, je la connais bien, elle habite dans le même quartier que moi et je la croise chaque jeudi chez le boucher. Eh bien, elle s'est remise en couple, et ça n'a pas marché avec le fils de son nouvel époux. Pas bien du tout ! Vous savez, c'est un rôle ingrat, celui de belle-mère. Une si bonne personne, pourtant, la belle-sœur de ma cousine !

Dans le roman d'Émilie Frèche, le garçon de la femme est un charme, celui de l'homme se montre instable. Parfois même violent. La scène d'ouverture le présente en train de brandir un couteau et de menacer de tuer sa nouvelle famille. Il faut reconnaître à l'auteure le talent de maintenir le suspense tout au long de l'œuvre : Salomon va-t-il passer à l'acte ? Lui si imprévisible, va-t-il finir par être submergé par ses pulsions et par commettre un geste irréparable ? Le fils de Déborah, un ange, va-t-il être victime de son demi-frère agressif, comme en une répétition du drame de Caïn et Abel ? En fin de compte, non. Si les romans de Reza et de Slimani se basaient sur des faits divers et tournaient autour d'un crime, celui-ci s'en tient à une stricte banalité. À quelques moments, on croit bien que ça y est, que le sang va couler, mais finalement, non, rien de tragique ne se produit. Non pas que le meurtre soit l'ingrédient essentiel d'un bon roman, mais une situation hors de l'ordinaire sera nécessairement plus intrigante qu'une suite de jours similaires à ceux dans lesquels nous sommes déjà englués.

À la limite, chez Émilie Frèche, si l'on gratte jusqu'au fond du pot pour trouver quelques traces d'excitation, il y a bien le

comportement de Salomon qui attire l'attention. Il porte en permanence son cartable sur son dos. Il est capable de s'effondrer parce que les parents du héros dans le livre qu'il lit se sont suicidés. Il n'a aucun filtre quand il parle : il peut traiter sa belle-mère de grosse truie, son père de connard et sa mère de pute. On hésite sur le diagnostic à poser : trouble de personnalité limite ? trouble oppositionnel ? syndrome d'Asperger ? Mais c'est là un piètre divertissement pour le lecteur. Le comportement inadapté d'un enfant et les difficultés qui rejaillissent sur sa famille ne nous entraînent pas très loin des magazines de psycho-pop ou de l'émission du matin à la radio. On reste dans un univers commun. Surtout que l'auteure elle-même se permet, par personnage interposé, de procéder à quelques interprétations qui fleurent bon le freudisme de pacotille. Déborah, sentant qu'elle pourrait tuer son beau-fils tant il est insupportable, se met à méditer sur la « pulsion de mort » qui l'habite. Un bien grand concept pour une simple exaspération. Et réfléchissant sur l'accueil que leur a réservé Salomon en brandissant son couteau, Déborah se dit qu'il entendait ainsi leur transmettre un message cryptique, qui se décode de la façon suivante : « Je suis un enfant-couteau, le couteau perfide que ma mère a planté dans le dos de mon père en me faisant venir au monde, oui, ce couteau est mon origine, mon ADN. » Entre ça et un quelconque dictionnaire des rêves qui vous psychanalyse en moins de deux, il n'y a guère de différence.

Le roman, comme son titre l'indique, se veut une réflexion sur la notion de « vivre-ensemble ». En ce sens, l'histoire racontée, celle d'une famille recomposée, tient lieu de métaphore de la situation actuelle en France. Mais les liens entre petite histoire et grande histoire ne sont pas que figurés : Pierre, le mari de Déborah, est avocat et offre ses services aux réfugiés (pour la plupart africains) de la « jungle » de Calais, ce camp de détention érigé au nord. Emménager avec une belle-famille ou recevoir des migrants sur son territoire, n'est-ce pas, dans un cas comme dans l'autre, vivre avec des étrangers ? Comment se comporter envers ceux-ci ? Surtout, comment réagir s'ils se montrent turbulents, voire belliqueux ? Où placer les limites de la tolérance ? L'auteure ne répond pas directement à ces questions, et il faut lui savoir gré de n'avoir pas voulu faire la morale. Mais son constat est somme toute pessimiste. Se demandant comment la situation avec son

beau-fils va se développer et ce qu'elle va pouvoir dire à Pierre, Déborah se fait les réflexions suivantes, qui s'appliqueraient aussi bien à toute une deuxième génération d'immigrants : « Comment lui dire qu'avec les années, les choses ne s'arrangeront pas, qu'elles iront fatalement de mal en pis parce qu'un jour son fils deviendra un homme, et il sera plus grand, plus fort qu'eux. » À la dernière page du roman, surprise, c'est le fils de Déborah, ce garçon si sage, qui s'empare d'un couteau et entre dans la chambre de son demi-frère tandis qu'il dort, levant l'arme au-dessus de sa tête. La fin est ouverte, on ne saura pas ce qui arrive, mais l'auteure laisse entendre que, malgré notre bonne volonté, un comportement irritant chez l'autre pourra nous pousser à vouloir l'éliminer.

Si Émilie Frèche résiste à la tentation de donner des leçons faciles de civisme, d'humanité et d'ouverture à l'autre, elle n'est pas toujours capable de s'abstenir d'un certain kitsch ou d'un symbolisme pesant. Par exemple, Déborah est juive et son ex-mari est musulman. Ils ont divorcé, mais s'entendent encore à merveille, image touchante de l'harmonie possible entre des religions ennemies. Qui plus est, Déborah se trouvait à New York lors des attentats du 11 septembre 2001, elle se trouvait dans le 11^e arrondissement (là où des terrasses ont été visées par des djihadistes) lors des attentats du 13 novembre 2015 à Paris et elle passe près de se trouver sur la promenade des Anglais à Nice lors de l'attentat du 14 juillet 2016. Une telle suite de hasards laisse pantois. Déborah est vraiment une victime, elle qui est touchée par chacun des assauts qu'essuie l'Occident ! Elle en a eu, de la chance, dites donc, de s'en tirer chaque fois ! Mais heureusement, elle a l'amour. Pour son fils, elle adopte une petite chienne que l'on appelle Peace, histoire de ramener la paix dans le foyer. Et puis, elle a son Pierre. Au moment de leur emménagement, il entre dans le nouveau logement avec une montagne de cadeaux dans les bras. Il est si heureux ! Il le dit à Déborah, lui murmurant qu'il vit avec elle un miracle. Et l'émotion qui l'étreint lui fait venir les larmes aux yeux. En fin de compte, vivre ensemble est peut-être possible. Oui, peut-être pourrions-nous, un jour, cohabiter dans la paix. Dans l'affection réciproque, en oubliant les vieilles rancœurs : « Parce qu'en dépit des larmes et du sang si souvent versés il est bien une chose dont les hommes ne pourront jamais se passer, c'est aimer, et être aimés. » ■

VIVRE ENSEMBLE
Émilie Frèche
Stock, 2018, 279 p.



TOUT CE QU'IL VOUS FAUT POUR MIEUX LIRE VOTRE REVUE CULTURELLE PRÉFÉRÉE.

examens de la vue sur place



www.georgeslaoun.com

4012, rue Saint-Denis T. (514) 844-1919
1396, rue Sherbrooke Ouest T. (514) 985-0015